



Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses

Résumé des conférences et travaux

117 | 2010
2008-2009

Bouddhisme japonais

Jean-Noël Robert



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asr/783>

ISSN : 1969-6329

Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences religieuses

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2010

Pagination : 57-59

ISBN : 978-2-909036-37-3

ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Jean-Noël Robert, « Bouddhisme japonais », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 117 | 2010, mis en ligne le 06 janvier 2011, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asr/783>

Tous droits réservés : EPHE

Bouddhisme japonais

Le thème de la conférence de cette année peut à première vue étonner : alors que pour l'essentiel, au fil de deux décennies, n'avaient été abordés que des textes et des auteurs dont les plus récents remontaient aux environs de l'an 1500, nous nous sommes tourné vers l'œuvre d'un penseur du xx^e siècle, plutôt connu comme spécialiste de la philosophie européenne et historien des religions que pour ses liens avec la pensée bouddhique. Il faut bien avouer, d'ailleurs, que rares sont ceux qui, même parmi les spécialistes, lui accordent la pleine attention qu'il mériterait.

Il semble pourtant urgent, au moment où l'étude de la philosophie japonaise moderne atteint une imposante maturité hors du Japon et où l'on voit, notamment en langue française, paraître des travaux qui feront date sur le plus illustre représentant de ce domaine, Nishida Kitarô, alors que, dans le même temps, les philosophes chinois modernes font l'objet d'un intérêt nouveau et justifié, de rappeler aux chercheurs que nombre de grandes personnalités restent encore dans l'ombre, qui mériteraient pourtant au moins autant d'industrie que leurs plus illustres contemporains.

Parmi ces grands méconnus figure sans contredit Ishizu Teruji (1903-1972), qui aurait sans doute sombré complètement dans l'oubli si le professeur Yamaori Tetsuo n'avait pris l'initiative de republier ses œuvres les plus importantes en 1980. Même cette entreprise réparatrice n'a pas apporté tous les fruits que l'on eût été en droit d'attendre, et une recherche sur la Toile comme dans les bibliographies et les librairies japonaises montre vite combien la difficile œuvre d'Ishizu a su se protéger de l'indiscrétion universitaire par sa carapace d'obscurité. Avant d'aborder celle-ci, il convient d'esquisser brièvement la vie de l'auteur.

Ishizu Teruji est né en 1903 dans la préfecture de Yamaguchi, à l'extrême-ouest occidentale de l'île principale de Honshû, dans la région du Chûgoku (la « Province moyenne[ment éloignée] » de la Capitale). Il appartenait à une famille de religieux de la secte Authentique de la Terre Pure (Jôdo Shin-shû), mais fut adopté, comme cela se faisait souvent au Japon pour des raisons de succession à assurer, par la famille Ishizu, dont il garda le nom. Il obtint en 1926 la licence de Science et histoire des religions de la faculté des Lettres de l'Université Impériale de Tokyo. Pendant ses études, il put suivre les cours de deux personnalités importantes dans le domaine religieux :

– d’une part Shimaji Daitô (1875-1927), alors chargé de conférences à l’Université de Tokyo, qui, bien qu’il appartînt lui aussi à la secte Authentique de la Terre Pure, fut l’un des grands spécialistes de la pensée Tendai, et dont l’œuvre la plus connue, *l’Histoire doctrinale du Tendai (Tendai-kyôgaku-shi)*, publiée en 1929 à partir de ses notes de cours par Hazama Jikô, est encore rééditée et consultée. Ce sont sans doute les cours mêmes auxquels assista Ishizu.

– d’autre part Anesaki Masaharu (1873-1949), professeur au département de Sciences des religions (*shûkyô-gaku*) à la même université, et directeur de la bibliothèque au moment où Ishizu y étudiait. Connu en occident pour son *History of Japanese Religion* (1928) et *Nichiren, The Buddhist Prophet* (1916), Anesaki fut au Japon l’un des fondateurs de l’histoire des religions et l’influence qu’il reçut de Williams James se reflète dans l’œuvre d’Ishizu.

M. Yamaori estime aussi qu’un article de Shimaji paru en 1926 dans la revue *Shisô* (« La Pensée ») sur « La nécessité d’étudier le Tendai ancien », où il insiste sur l’importance du dogme de l’Éveil originel (*hongaku*), influença aussi directement l’orientation de la recherche d’Ishizu.

Nommé en 1938 maître de conférences à l’Université du Tôhoku à Sendai, puis professeur en 1943, il y enseigna près de trente ans, jusqu’en 1965, lorsque des remous autour de la question du transfert de l’université entraînèrent sa démission de son poste de recteur. Il quitta alors Sendai pour s’installer dans la préfecture de Chiba, non loin de Tôkyô, et prit un poste d’enseignement à Keiô. Il eut aussi des charges de cours dans d’autres universités, notamment celle de Komazawa, haut lieu des études zen et du bouddhisme en général.

Spécialiste reconnu au Japon de la pensée de Kierkegaard et de Heidegger, il fut aussi plusieurs fois président de l’Association japonaise d’histoire des religions.

Ses deux ouvrages les plus connus datent de la dernière partie de sa vie, alors qu’il enseignait à Tokyo, mais il y condense ses recherches et son enseignement de Sendai ; ce sont d’une part *La structure fondamentale de l’expérience religieuse (Shûkyô-keiken no kiso-teki kôzô)* et d’autre part *Aspects et fondement de la philosophie religieuse (Shûkyô-tetsugaku no bamen to kontei)*.

Il n’en reste pas moins que son œuvre la plus originale demeure à notre sens ses *Recherches sur le dogme de l’Aspect réel dans le Tendai (Tendai jissô-ron no kenkyû)*. Dans sa préface datée de 1947, année de la parution, l’auteur confie que son livre était pratiquement achevé avant qu’il ne partît pour Sendai aux alentours de 1935, mais qu’il l’avait repris trois ou quatre ans avant l’édition. Il s’agit donc d’un travail longuement mûri dont le propos est ambitieux et singulier dans la philosophie japonaise moderne.

On sait que « l’aspect réel des entités » (*shohô-jissô* ; *shohô* correspondant au sanscrit *sarvadharma* : « les phénomènes, les “choses” ») est un terme qui se trouve au début du chapitre II de la traduction chinoise faite par Kumârajîva du *Sûtra du Lotus* sans avoir de correspondant exact dans l’original indien ; explicité immédiatement après par la fameuse liste des « dix ainsités » (*jû-nyoze*), qui n’a pas non plus de strict répondant sanscrit, ce “dogme” (*gi*) est considéré

comme l'un des plus fondamentaux enseigné par ce sūtra et est central dans la dogmatique de l'école Tendai. À la différence des nombreuses études écrites sur ce dogme par les spécialistes du Tendai, lesquels s'attachent, comme il est normal dans leur perspective, à élucider son sens dans le cadre de l'histoire des doctrines, Ishizu entend l'utiliser comme instrument de réflexion pour mener une enquête portant sur l'existence humaine, existence dont il estime que l'expérience religieuse est un trait primordial, ainsi qu'il l'écrit au début de sa préface :

J'avais tout d'abord songé à intituler ce livre *Le faite de l'existence*, mais cela a paru inadéquat et j'en ai fait le sous-titre, pour prendre *Recherches sur la théorie de l'aspect réel des entités selon le Tendai*. Cependant, dans mon intention, là est le centre de la question.

La théorie de l'aspect réel du Tendai est, cela va sans dire, une tentative pour élucider l'aspect ultime de l'existence ; or, en ce qui me concerne, mon souhait étant de mettre en lumière le fondement dernier de la religion et le fait religieux essentiel que l'on peut y trouver, et comme je pensais les rechercher dans les facettes de l'existence humaine en sa réalité, c'est préoccupé par de telles questions que j'ai fouillé la théorie de l'aspect réel, le résultat étant le contenu du présent livre.

Nous avons au cours de cette année lu, traduit et expliqué le premier chapitre des *Recherches*, ce qui a permis aux auditeurs de se familiariser, autant que cela soit possible, avec le style fort complexe d'Ishizu, qui semble vouloir reproduire dans la construction de la phrase le mouvement même de la pensée réfléchissant. La difficulté stylistique se double évidemment de celle du vocabulaire, puisque l'auteur manie à la fois la langue quelque peu artificielle élaborée pour rendre en japonais les concepts de la philosophie occidentale et les termes de la scolastique Tendai qui, s'ils ont pu être autrefois relativement répandus parmi les lettrés, ne sont plus guère connus que des spécialistes. Pour compliquer les choses, Ishizu innove de son côté en donnant à des mots japonais d'apparence anodine des sens philosophiques occidentaux. Malgré ces difficultés, l'étude de ce texte fascinant, qui sera poursuivie l'an prochain, permet de découvrir l'un des derniers avatars de la scolastique Tendai, laquelle devient partie prenante d'une tentative de saisie du réel tel qu'il est vécu par le sujet.